

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #3

Recueil de la saison 2019-2020

Poésie :
la parole claire



ISSN : 2804-133X

ISBN : 979-10-93187-39-6

Dépôt légal : mars 2020 pour la version papier

Ateliers d'écriture

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand

#3

Recueil de la saison 2019-2020

Poésie : la parole claire

Poésie :
la parole claire

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de
Chateaubriand
Mars 2020
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers : Fred Griot
Édition, relecture et mise en page du recueil : Olivia Sanchez
Photographie de couverture : CD92/Vincent Lefebvre

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture qui contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

En complément des ateliers d'écriture indépendants, a été inauguré en 2018 un nouveau cycle en six séances suivies, baptisé « Le projet Chateaubriand ».

Après une première édition consacrée à l'écriture d'une nouvelle, puis une seconde autour des « Péripéties romantiques », a été proposé pour la saison 2019-2020 un cycle de poésie, conçu et animé par le poète Fred Griot, intitulé « La parole claire ».

Huit personnes ont participé à ces ateliers. Le présent recueil réunit les poèmes qu'elles ont écrits, pour la plupart inspirés de la poésie du quotidien mais aussi de la nature.

Nous remercions

Fred Griot, animateur des ateliers d'écriture

et les huit participantes :

Véronique Barlet

Claude Fontaine

Charlotte Fouquet

Anne-Cécile Lecompte

Anna Ligier

Apolline Marée

Dominique M.

Emmanuelle Pham

Chateaubriand : « premier souffle de la muse »

« La vie que nous menions à Combourg, ma sœur et moi, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère. Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : "Tu devrais peindre tout cela." Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose : M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments.

Ce talent que me promettait l'amitié, s'est-il jamais levé pour moi ? Que de choses j'ai vainement attendues !

Un esclave, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, est placé en sentinelle au haut du palais d'Argos ; ses yeux cherchent à découvrir le signal convenu du retour des vaisseaux ; il chante pour solacier ses veilles, mais les heures s'envolent et les astres se couchent, et le flambeau ne brille pas. Lorsque, après maintes années, sa lumière tardive apparaît sur les flots, l'esclave est courbé sous le poids du temps ; il ne lui reste plus qu'à recueillir des malheurs, et le chœur lui dit : "qu'un vieillard est une ombre errante à la clarté du jour." »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre III, chapitre 5

« Pour écrire dignement, il faut élire un sujet digne de vous, plein de vertu et non de vanité, vous rendant toujours clair et intelligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont vers, souvenez-vous que ce n'est la partie principale de la poésie de bien rimer et couler doucement avec mots bien propres et bien choisis ; mais plutôt, lorsqu'elle sera tournée en prose, d'y faire voir une riche invention des fleurs poétiques et des comparaisons belles et judicieuses, afin que la prose même retienne le lustre et la grâce du poème. »

Jacques I^{er} (1566-1625), roi d'Angleterre,
cité par Chateaubriand dans son
Essai sur la littérature anglaise (1836)

« écrire en parole claire » :
n'est-ce pas le but depuis
toujours de toute littérature ?
qu'est-ce à dire alors encore ?
peut-être que cette expression,
plus précisément, entend une
écriture du simple, du concis,
de l'économie de moyens, de la
limpidité et de la légèreté dans
la pertinence et l'universalité du
propos.

Fred Griot

J'entends...

J'entends : j'ai carte blanche.

J'écris : j'ai page blanche.

La belle affaire...

Un chèque en BLANC !

L'atelier

On était huites, plus un, plus une.
Chacune là avec ses challenges.
Le contrat – ou l'enjeu : du poétique, plus que de
la poésie.

Prendre le courage d'écrire « de soi ».

On manque d'inspiration alors on réclame du
thème ;
le quotidien ne nous suffit pas,
faire « clair et simple » non plus.

Émouvoir, toucher, sans que ce soit cherché.

Écrire, c'est de la musique, il a dit.
Avec tout ça, écrivez !

Matière

Blanc

Ciel

Blanc

Laine

Blanc

Page

J'y trempe les doigts

Regarde tout ce blanc coaguler.

Gourmandise

Je porte le ciel à ma bouche

Saveur bleu métal.

Mon poing fermé ne retient Rien.

C'est trop, encore.

Le soleil en face

Je me tourne pour chauffer l'arrière

J'écris dans mon noir

Un rai de soleil
Sur le feuillage pourpre
Éclate son sourire

Perles d'une pluie
Fine et pénétrante
Mon cœur bat tout gris



Dentelle de verdure
Brodée d'or sur drap bleu
Une feuille se dépose

L'heure blanche

Il fait déjà nuit. Les rues sont pleines : on rentre.
Le ciel s'éclaire un peu, devient orange et violet.
Regardez bien : orange et violet.
ça commence à tomber.
Il lève la tête. Il reste un moment comme ça, à
regarder les flocons blancs descendre lentement
du ciel orange et violet.

Demain peut-être ça cr , ça cr quand il marchera.
Demain il entendra râler, bien sûr.
Pour l'heure, il rentre chez lui, sous la neige, souriant.

Vers dix-sept heures
Tombe le voile sombre
Des doutes qui m'habitent

L'absence

Les ombres s'étirent.
Le soir est venu.
Toi, non.

La nuit

La nuit arrive et je n'ai pas sommeil

J'écoute

Le chat navigue entre les pièces

La vieille armoire craque

Les arbres caressent le toit

La nuit prend possession de la maison et je n'ai pas
sommeil

Je joue avec la nuit qui m'enveloppe doucement

Je la nargue avec mes yeux grands ouverts

Elle s'étonne, elle s'énerve mais je tiens bon

Je te regarde dormir mon ange égaré

Je veille sur toi trop jalouse de la nuit

Tu n'es pas seul mon amour

Je te garde de la nuit enjôleuse

Le silence

Dans la nuit glaciale
Le cri d'un oiseau effarouché
Se tut
Néant constellé
Immensité démesurée
Plus rien



L'agonie

L'automne est déjà là
La terre nourricière lentement agonise
Les âmes se parlent au-delà de l'absence
Je vois encore ce drap blanc immaculé
Et ces yeux bleus immenses
Où regrets et remords se perdent
Insatiable, l'automne dévore l'été
Funambules sur leurs branches désertées
Seuls les oiseaux chantent leur dernier cri
Ma main solitaire, ta main immobile
L'éternité lentement t'a pris.

Sidéral

Il a dit « non »
Sans colère
Sans un cri
Juste « non »
Un « non » infranchissable
Un « non » inaltérable
Juste... « non »
Dans le grand vide
Qui a pris place
Son « non » a résonné
Longtemps
Tranquillement
Jusqu'à s'étouffer
Dans notre silence



Tu te tais
maintenant
Je veux que tu te taises. Je ne veux plus que tu me
parles
Je veux
du vide
du rien
chut
quoi.

Tu te tais
maintenant
Je veux que tu te taises.
Je veux
m'entendre.

Je veux
écrire
un poème bu, un poème cul, un poème dû, un
poème fût, un poème jus, un poème lu, un poème
mu, un poème nu, un poème rue, un poème su, un
poème tu, un poème vu (*ad lib.*)

— Passe-moi le sel.

Oui, passe-moi le sel ! Juste : passe-moi le sel ! Tu veux quoi, que je te dise s'il te plaît ?

Ça fait une éternité qu'on ne se dit plus rien, alors je ne vais pas mettre les formes à rien.

...

Merci, pour le sel.



Silence, on tourne !

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...

Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
 J'ai entraperçu, à travers les vagues, la figure du silence
 Elle était drapée de points d'orgue, d'échos et de
 pauses

À Dame Logorrhée, j'ai jeté un blâme : Fais silence
 et ose !

Et elle a découvert l'horizon sans fin de cette naissance
 J'ai visité, à travers les vagues, la figure du silence
 Tout un chacun la fuyait comme une malapprise
 Elle était simplement, de la sonate de Vinteuil, éprise
 Quelle méprise de tenir cela pour de l'indifférence !

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...

Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort j'ai crié
 J'ai entraperçu, à travers les vagues, la figure du silence
 Et bienveillante et empreinte d'empathie, elle m'écoutait
 Loin très loin, du bruit, des bavardages et de la logorrhée
 Elle déclamait des morceaux, des monceaux d'élégance !
 J'ai rencontré, à travers les vagues, la figure du silence
 Elle marchait, esseulée, en murmurant sur le rivage

Elle se nourrissait d'amour et d'un au-delà du langage
Et j'ai trouvé alors un nouveau sens à mon existence

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...
Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai entraperçu, à travers les vagues, la figure du silence
Aporie d'une vision impossible, onirique et sacrée
Elle était là, seule, livrée à elle-même et elle me parlait
À travers le souffle du vent effleurant les essences
J'ai écouté, à travers les vagues, la figure du silence
Elle avait l'oreille absolue des grands compositeurs
La musique était ancrée, à foison au fin fond de son
cœur
Elle résonnait comme un kaléidoscope de consonances

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...
Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai entraperçu, à travers les vagues, la figure du silence
Elle n'acceptait, ni n'obtempérait, ni ne consentait
Empreinte de résilience, de toutes ses forces, elle
résistait
Aux torrents, aux fleuves, aux rapides de l'inconsistance
J'ai apprivoisé, à travers les vagues, la figure du silence
Et je l'ai aimée car c'était un silence peuplé, un silence
habité

C'était un silence dans lequel je me retrouvais, je me
réfugiais

Désormais, ce silence respirait ta présence-absence,
ton essence

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...

Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai entraperçu, à travers les vagues, la figure du silence
Elle imprimait une sensation inédite de liberté infinie
Comme le souffle des vagues de ta respiration dans
la nuit

La retraite silencieuse de la parole était entrée dans la
danse

J'ai effleuré, à travers les vagues, la figure du silence
D'un revers de main, je l'ai touchée, je l'ai caressée
Et elle m'a à son tour, du bout des doigts, effleurée
Elle m'a ébranlée profondément de sa bienveillance

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...

Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai embrassé, à travers les vagues, la figure du silence
Pas un mot de cette profonde étreinte n'a émergé
« Silence, on tourne ! Vive le cinéma ! » s'est-on insurgé
Tout émanait du jeu de son insolite fulgurance...

J'ai embrasé, à travers les vagues, la figure du silence
De la fougue lumineuse de mon optimisme tragique
Du mouvement perpétuel des flammes de la passion
védique
Je l'ai enveloppée du combat de l'amour contre la
violence

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...
Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai adopté, à travers les vagues, la figure du silence
J'en ai ponctué la trame, le canevas de mes poésies
Je les ai parsemées de points de suspension, de non-
dits
Tu m'as appris la beauté intérieure de sa rémanence
J'ai rencontré, à travers les vagues, la figure du silence
Et presque muet et en toute humilité, je lui ai parlé
Avec des mots justes, une finesse et un réel phrasé
Et elle m'a répondu en écho dans une profonde transe

Un jour, oh je sais, vous ne devinerez jamais...
Un beau jour du joli mois de mai, haut et fort, j'ai crié
J'ai rencontré, à travers les vagues, l'épiphanie du
silence
Et elle m'a redonné le souffle de la joie et de
l'inspiration

Je l'ai écoutée dans ses bégaiements et ses respirations
J'ai écouté, caressé ton souffle dans l'ivresse du silence
Un jour, j'ai rencontré, à jamais, la figure du silence
Et je l'ai fait mienne, à travers les vagues, je l'ai adoptée
Un jour de paix, j'ai rencontré l'épiphanie du silence
Je l'ai hélée, à travers les vagues, et je l'ai épousée,
Et je t'ai épousé en secret, en silence, mon très haut
Amour
Et je t'ai épousé dans le bateau ivre du silence pour
toujours...

Satané matin

Un BZZZZ.... J'éteins !
Deux BZZZZ.... J'éteins !
Trois BZZZZ.... Je grogne
Un orteil chaud atterrit sur le parquet
J'ouvre les volets
Une étoile me chante son air frais

Sous le jet bien chaud
Je balance, les yeux fermés
La nuque, l'épaule, les fesses
Les seins, le ventre, les cuisses
Zut, la savonnette est encore tombée !

La radio délivre sa ritournelle matinale
Il n'y a presque plus de beurre salé
Il faudra décrocher cette carte postale jaunie

À tire-d'aile

L'alarme tonitruante me précipite
Dans mon bol
Dans ma baignoire
Dans ma voiture
En toute hâte
Vers la Vallée-aux-Loups.
J'abaisse la vitre électrique,
Le moineau frissonne
De l'autre côté de la carrosserie.

L'automne en poème

Je n'aime pas les matins qui commencent à 7 h.
Samedi 8 h. Le vent glisse à travers ma fenêtre.
Les arbres du parc se décharnent.
Dans l'air les feuilles frémissent.
Fragiles, elles résistent à l'assaut de l'automne.
C'est la mort dans une féerie de couleur.
C'est beau. Rien de triste.
Comme quoi la fin n'est pas toujours funeste.
Perfides, les oiseaux les regardent et sautillent sur les
branches nues.
Laquelle d'entre elles tombera la première ?

Promenade poétique 1

Pas foulant enfin le sentier feuillu

Inspiration

Éveil au matin neuf

Espoir du tout possible

Promenade poétique 2

Mes pieds égaiant les feuillages
Qui s'amoncellent en amas vacillants
Débusquent les bolets nègres
Taquent les lutins

Exquise insouciance
Qui se rit de mes ans !

L'automne en trois vers

À l'automne, les feuilles se meurent et tombent.
Perfides, les oiseaux les regardent.
Laquelle d'entre elles tombera la première ?

L'automne en trois mots

À l'automne
On meurt
Et vous ?

La pluie qui n'en finit pas

Hommage à Paul Fort

Automne de la vie qui s'enfuit dans la nuit
Quand tu sonnes, insistant, à notre porte
Tu pactises avec le démon de la pluie infinie
Qui, inéluctablement, lancinante, se reporte
Sur nos âmes mortes et nos humeurs mélancoliques
Comme j'ai la nostalgie des chants hassidiques
Qui emplissaient en rêve mon cœur d'une joyeuse
ardeur
Avec leurs tons, leurs variations, leur rythmes
enchanteurs !
Hélas, la vie s'est échappée et est passée à l'ennemi
Et les sanglots de l'automne ont passé le relais à la nuit
Où est passée la tapisserie auburn de l'arrière-saison,
L'envol et le bruissement d'ailes des canards sauvages ?
L'automne en sursis a décidément perdu la raison
Il est désormais dénué de doux ramages
La saison de Baudelaire et son prisme rouge et or
On les recherche partout toujours et encore
On déplore une absence notable de rémission
Du cancer qui ronge l'été indien de l'arrière-saison.

L'automne a-t-il signé un pacte indéfectible avec la pluie ?

Une parenthèse lumineuse, fugace répond ni non ni oui

Il a drapé les robes des arbres du parc Monceau
D'une mer plantureuse de feuilles vermeil et or
Où ombre et lumière se conjuguent avec l'aurore
Et où s'évanouit le murmure féérique des moineaux
Les canards sortent de l'ombre, sur l'onde et s'ébrouent
Ils prennent leur envol en douces nuées fantastiques
Un tapis mordoré, sur les reflets de l'eau émeraude,
échoue

C'est une parenthèse d'exception poétique et romantique

Pourtant qu'augure ce noir collier moutonnant de nuages

Qui attire et décuple les foudres orageuses de Jupiter ?
À la Toussaint, la pluie revient et fait rage c'est dommage

Avec la magnificence erratique du règne de l'amer...

Elle dégrade la palette du peintre Créateur

L'éventail polychrome de toutes ses splendeurs

Qui se noie dans l'intranquillité des brumes...

Seuls, l'art, l'amour, la poésie en sortent immunes...



Cévennes sous la pluie

La pluie dévale les pentes du Mont Carioux
Creusant des sillons dans la terre assoiffée
Les ânes parqués dans leurs enclos
Se réfugient sous les châtaigniers plombés
Accalmie passagère
La brume lointaine vient couvrir les sommets
Silence sur cette vallée endormie comme figée

La barque

La barque seule abandonnée au bord de l'eau
Devenue inutile mais toujours là à attendre
Quelqu'un quelqu'une pour l'emmener sur les flots
Son ami le Lac si près et si loin à la fois l'appelle d'un
doux murmure
La barque laissée sur la rive, impuissante et si seule
Le temps habille de vert sa coque
De l'aube au crépuscule caressée par le vent
Immobile sur la rive du lac
Attendant le pêcheur
Pour refendre les eaux de son ami le Lac
Et se laisser mourir dans une dernière étreinte.

Au fil de l'eau

Au fil de l'eau

Je m'envole

À fleur de peau

Je m'étonne

Au fil de l'eau

Je voyage

Souvenirs à la peau

qui me collent

À fleur de peau

Je frémis quand gronde l'orage

Au fil de l'eau

Je regarde ma vie

Et toi mon ange

tu en ris.

Le silence

Les mots me manquent.
Instants vides,
de sens, de raisons.
Moments éthérés.
Présent qui bascule,
me bouscule.

Et puis c'est la terre,
froide,
éternelle,
indifférente
qui t'accueille.

Tu n'es plus.

Promenade poétique 3

J'aime marcher
Jusqu'au bout du soleil couchant
Marbré d'orangés flamboyants

Embruns
Écume effilochée.
Sable qui griffe ma peau
En longeant la grève

Les rochers acérés stoppent mon avancée.

Le crépuscule éteint ses feux
La nuit secoue ses dernières gouttes d'encre

Chant de la nuit

Nuit

Le feu crépite

Les silhouettes accroupies écoutent

Le nœud du bois craque

Les silhouettes accroupies regardent

L'étoile filante surgit, embrase le ciel et s'éteint

La brise d'été caresse les pommettes assoupies

Le brasier s'affaisse

La bûche sèche ranime le foyer dormant

La vache meugle dans l'alpage.

Bonheurs des cimes

Départ dans la nuit
Bruit sourd du piolet et des crampons dans la
glace
Pas cadencé des compagnons de cordée
Lampe frontale farandole de feux follets dansant
sur les cimes enneigées
L'aube s'éveille
Immensité de la nature partagée
Plénitude, fierté
Descente vers la terre des hommes

6 000 mètres

Mon cœur s'emballe
Poumons à l'étroit
Oxygène en exil
Pas automatique
Cerveau débousolé
Toute petite
Je suis

Le poète

Le poète est perdu dans ce monde
Tout va trop vite dans notre ronde
Il s'évade en plongeant son regard
Dans l'océan de tous les hasards
Il imagine, il rêve, il s'émerveille
D'un simple rayon de soleil
Il s'amuse des mots et des sons
Il invente pour eux des impossibles ponts
Malheureux dans notre ronde
Il s'échappe entre nos tombes
Il supplie de croire dans son regard
Qu'aimer est le fruit du hasard.

Affût

Oreilles dressées.

Muscles gainés.

Naseaux dilatés.

Le nez collé à la fenêtre.

Percuter le paysage

Formes

Couleurs

Mouvement

Gorgée, jamais rassasiée.

Fenêtre... brisée ! Et quoi... de l'autre côté ?

Debout devant l'enclos, une brebis le capte et marche vers lui.

Sans méfiance, ni agressivité
elle le regarde droit dans les yeux
d'être vivant à être vivant.

Qui est-on pour se permettre de planter des étiquettes jaunes et roses dans la peau d'un animal ?

Et si...

rien n'appartenait à personne ?



Solfège vespéral

DO RÉ LA ?

DO MI SI ?

DO MI LA ?

Tourne, tourne

La ritournelle

Au pied des rêves

S'emmêle et se démêle

DO MI LA SI DO

Collée, engluée

Dans la musique

Lancinante

Des plumes du traversin

DO MI LA SI DO SOL

Je te tiens

Tu m'enroules

Me déroules

Et je tourne

Me retourne

Me retourne

Me retourne...

Je m'envole !

Ma couette de plume

Hum !

Je me glisse sous ma couette de plume

Allonge mon corps las

M'étire comme un chat

Ronronne

Béatitude

Je quitte mes multiples coquilles de jour

Et les pose sur la chaise,

Pour les revêtir demain au réveil

Je suis nue, presque, fragile, réfugiée,

Le sommeil viendra-t-il ?

Je le sens. Il approche,

Me drape de torpeur.

Rêve ou cauchemar ? Qu'importe !

Ma vie nocturne commence.

Allongée dans le noir

Allongée dans le noir
Je frémis
Je regarde ma vie
En noir et blanc
Inachevée
Allongée sur ce lit
Je ris
Je soupire
Allongée, mon corps nu
Nos rires, ta peau, ton sourire
Tout soudain m'envahit
Tu es là près de moi

Je rêve...

Je rêve les yeux pleins d'oiseaux...
de ballerines fragiles qui avancent les pieds cisailés
par l'effort,
de chats qui tombent des gouttières et se rattrapent
du bout des griffes à la tôle luisante du toit.
Je rêve que, comme eux, je marche sur les tuiles
glissantes de là-bas, qu'elles se détachent et
m'entraînent. Mais, là, toujours ta main me rattrape,
juste au moment du grand vertige, agrippée à mes
draps ; même si au réveil tu n'es plus là...

L'éveil

D'abord c'est le parfum des draps endormis qui s'éveillent. Les plis du tissu ont marché sur mes joues dessinant des sillons éphémères. Traces de sommeil en promenade.

On est à l'heure incertaine, plus vraiment le jour et pas tout à fait la nuit. Mais toujours l'ombre de ma vie accrochée à mes draps vibre un réveil imminent. Respirations en soupirs, souffle en cascade dévalent jusqu'à mes pieds des vibrations de vie.

L'aube au loin ravive sa flamme.

Je me réveille.

Nidra

Je me love dans la voix
Corps boule.

Tout bouge... immobile.
Vertiges.

Ça ronfle là-dedans !
Bouche-à-bouche du réveil.

Le soleil raye...

Le soleil raye la vitre
Incise la couche de nuages
Chirurgical.
Déchiire le coton du sommeil.

Le cœur bat ! S'impatiente ! Frappe aux volets !!

« Cours ! », pulse-t-il à mes oreilles.

Carnet ouvert...

Carnet ouvert

Ta page m'attend

Le jour déjà, écrit à l'encre

Sympathique.

L'atelier II

Le bruit des pages prises en main, tournées,
feuilletées

On entend que c'est du papier épais

Le bruit des touches frappées

Quelques toux, des voix et des rires au loin

Inspirations longues, expirations

La gomme qui retombe sur la table vitrée

La mine qui frotte le papier

Les bracelets cognent la table vitrée

Les liquides coulent dans les gobelets

Tout ça... les bruits d'un atelier.

Livres mouvants

Sur la table,

Des couvertures surnagent

Des « plui » sans « e », sans « s », tiens !

Des *dining* délavés

Une pirogue qui s'éloigne...

Ils tangent.

J'ai toujours eu le mal de mer.

Il était une fois un héron...

Au cours de ma très grise monotone et fastidieuse
journée de travail

Jaillit la fulgurance d'un arc-en-ciel, d'un éclair chargée
d'émotions

Au milieu des curiosités du parc Monceau, au sein de
sa rocaille

Chopin et George Sand sont en automnale et musicale
communion

Je finis par oublier la routine, les contrariétés, les
soucis, les aléas

En gravissant comme à Venise le ravissant petit pont
des Soupîrs

Je respire à pleins poumons à l'air libre et tout peut
alors surgir

Même un magnifique héron qui passe sa tête à travers
la pergola

Il était une fois, autrefois, il y a de cela si longtemps,
un héron

Qui officiait sur la tête amusée du compositeur
Ambroise Thomas

C'était un héron poète en équilibre entre la réalité et
l'évasion
Dont l'imagination allait jusqu'aux étoiles et même
au-delà

Je l'ai aperçu, encore, à travers les herbes, les lentilles
d'eau
Comme dans un splendide tableau impressionniste
chargé de vie
Et je l'ai immortalisé, transmis et partagé avec toutes
mes amies
Cet oiseau si élégant et si illustre aussi avenant qu'un
damoiseau

Et cette échappée fabuleuse m'a mis le cœur léger en
grande joie
Et a gommé toutes les aspérités, les contrariétés
néfastes du quotidien
Sereine et pacifique, j'ai recouvré un calme léger,
lénifiant et olympien
Voltigeant dans les airs, loin des trivialités, des
injonctions des rabat-joie

La statue de Gounod et de ses héroïnes à l'orée vive
de l'automne
A éradiqué, la banalité, la colère, l'accessoire, l'inutile
et le néfaste

Louange à toi, superbe et vivifiante nature immédiate
et si faste,
Je n'ai retenu que l'essentiel, que la bienveillance d'une
Mignonne !

Que ne ferais-je pas pour gambader dans ce parc en
or et galoper
En esprit et non en chair, à fleur de vie et d'instant, à
toute heure
Comme en déambulation dansée à travers le lacis de
ses allées
En plein air, l'esprit libre avec le plus grand des
bonheurs !

Ceci est une cruche d'eau
Car l'eau épouse la fluidité de la vie, un fleuve au long
cours...
Et au parc Monceau, il y a beaucoup d'eau !

Impuissance de la captation

À Sabine

Quelle aubaine, quel délice sensuel et onirique que de saisir, dans son envol, l'instant féerique où les limbes de Morphée s'éprennent de vous et où un écheveau de mille pensées reflue et vous submerge, vous porte et prédispose votre esprit à l'effervescence onirique et le chantier sibyllin des rêves...

C'est alors qu'advient la petite mélodie mélancolique qui vous donne une impression de déjà entendu que jouait aujourd'hui un Sans Domicile Fixe dans le métropolitain. Elle me revient comme une vague déferlante récurrente comme un refrain, comme un murmure qui entonne une petite aubade comme la petite sonate de Vinteuil, la petite phrase de *À la recherche du temps perdu* qui me transporte loin, très loin du réel et du quotidien prosaïque au pays du « make believe » où toutes les représentations sont revisitées à travers le faisceau de l'imaginaire...

C'est alors que surgissent également les petits canards du parc Monceau qui sortent de l'ombre malgré la rigueur hivernale, s'ébrouant doucement comme des

chevaux qui se cabraient dans l'onde. Ensuite, ils prennent leur envol au-dessus de l'eau aux reflets vert émeraude et bleu turquoise moirés et chatoyants. Puis les voilà qui se regroupent, et par la suite, s'écartent à nouveau sur le bassin et dessinent en filigrane un ballet russe, une chorégraphie fabuleuse à fleur d'eau et de plantes sur les berges...

C'est ainsi qu'advient l'épiphanie d'un canard splendide au col vert fendant les eaux avec la grâce et l'élégance d'un grand cygne blanc et l'agilité d'une patineuse glissant sur la glace en virtuose...

C'est ainsi que le héron du parc Monceau fait son entrée remarquée en présence, comme toujours, de Sabine, presque insaisissable et fuyant les caméras, les regards indiscrets. Il avance à toute allure le bec altier comme s'il était fier d'être filmé ou photographié. Nous prenons alors des photographies en cascade en espérant que l'une d'entre elles rendra compte de cet instant d'exception qu'il nous fait vivre. Nous le retrouvons mais de très loin derrière une colonne et à peine visible. Enfin, il se réfugie derrière l'enfilade des colonnes de la Naumachie sur un fond, sur un miroir où le flou artistique et onirique des branches d'arbres sujettes à un tremblement sous l'effet du vent se reflète dans l'onde avec, au premier plan,

deux massifs de superbes fleurs d'automne rose persistantes malgré l'orée de l'hiver. Il traverse, en partie, le bassin ovale, nous le retrouvons après la colonne et il nous donne à voir son portrait de très près, en gros plan, au-dessus de l'eau diaphane. La course-poursuite a été de courte durée mais intense mais nous réalisons et acceptons que les photos soient inadéquates, impuissantes pour traduire et immortaliser le mouvement du héron, la beauté du parc et ce qu'il nous a fait vivre. D'ailleurs pourquoi vouloir pétrifier, momifier un être vivant par une captation ou par une photographie immuable ? La vie n'est-elle pas avant tout placée sous le signe d'un mouvement passager et insaisissable ? Cependant, ce passage du héron restera à jamais mémorable dans l'archipel commun de nos souvenirs.

Colonel Moutarde

Colonel Moutarde qu'il m'appelle
À cause du pull jaune
Bien épais
Pour dormir à la rue

Ça se presse
Ça court
Les bottes sont ressorties
Les pantalons aussi
La ruée du matin, de ceux
Qui vont quelque part

Colonel Moutarde il va dire
Et il posera sa pièce jaune
Un petit rien
Mais je la prendrai
Pour chauffer mes mains
Avec son bon sourire

Effervescence dans le grand hall

Elle surgit dans le grand hall
Menue, à pas pressés
Elle brandit le landau
Pour ouvrir son chemin

À longs pas traînants, les rappeurs
Dispersent les trajectoires singulières
Imposantes statures,
Ils martèlent leur trace inéluctable

L'homme las s'immisce, ballotté dans la turbulence
Imprudent !
Le flux humain te porte, te déporte,
T'exile de ton sentier

La vieille dame hésite, s'élance,
Suspend son pas à l'approche du talon menaçant.
Front tendu, elle trotte
Elle respire. Enfin. Elle a réussi.

Ça tourbillonne
Ça virevolte
Ça s'entrechoque
Dans le grand hall

Communion

Au milieu de l'allée
Un homme, deux femmes
Téléphone à la main

L'érable d'or dans le vent
Fait tournoyer mille feuilles
Doucement, jusqu'au sol

Fascinés, ils captent la magie
Dans un éphémère selfie
De la danse du temps

Elles portent le voile
Ils parlent en arabe

Je les rejoins

La maraude

Un mot

Une parole

Un sourire

Un remerciement

Te voilà reparti

Avec comme bagage

Quelques poussières d'humanité

Un peu de réconfort

Apaisement passager

Vite happé par l'indifférence de la rue

La solitude

Avant une prochaine maraude

Dans le train

Par la fenêtre du train
Histoire de vie s'égrène
Dans la folie d'une farandole de maisons isolées
De villages nichés au pied des montagnes
La vie quotidienne dans les champs
Une parcelle du monde défile
Par tant de diversité et de richesse rencontrées
Disparaissant à l'horizon
Laisant derrière moi un sentiment d'inachevé...

Les gens

Les gens naissent et vivent
Au carrefour de leurs âmes
Et s'oublie si souvent.
Deux âmes égarées pourtant
Un jour décident de s'attarder
De faire un bout de chemin
Ensemble en unissant leurs mains
Heureuses de cet espoir
De tous ces au revoir
Mais le temps passe comme l'automne
Et les deux âmes enfin s'étonnent
Et elles découvrent alors qu'on meurt toujours seul.

Terrasse

Il devrait arriver vers cinq heures.

Le Quartier Latin est une aspirine en pleine effervescence. La fontaine Saint-Michel, une ruche bourdonnante. Le ciel est bas.

Un chocolat chaud devant moi, assise à la terrasse de ce café, je regarde le temps qui se presse.

Dans cette agitation, ma vie a un sens, ces moments où les autres deviennent les acteurs majeurs des minutes de mon existence. Elles ne seraient pas si précieuses sans eux. Les autres c'est la vie. Le monde se fait grâce à eux. Grâce à eux se construit le mien.

Vision de cette fin de journée éphémère et opaque. Dans la masse informe des marcheurs, on distingue très vite ceux qui veulent échapper au temps. Ceux qui se dépêchant ainsi, rentrent de leur travail. Ils courent pour fuir les minutes déjà écoulées. Comme si se presser pouvait effacer les heures passées.

Je souris.

D'autres, au contraire, marchent lentement comme si une déambulation nonchalante leur accordait un crédit sur l'avenir. L'économie de temps ne se capitalise pas. Ce n'est qu'une vue de l'esprit que de croire que les minutes où l'on ne fait rien sont une épargne pour demain. Ça sent les marrons chauds et le vent soulève une poussière humide. Personne n'y fait attention. Mes narines se dilatent. Une odeur de fin d'après-midi comme on en connaît à Paris m'environne.

Une écharpe verte flotte dans la foule.

Le voilà.

Communion dans l'ivresse

C'est l'art du partage
L'amour sans fin du don
Au-dessus des nuages et sur les rivages
De l'empathie dans la tendresse
De la communion dans l'ivresse
C'est la grâce de la lumière
Traversée par toi, mon être cher,
Mon très haut amour, mon bien-aimé,
Qui est lovée en moi pour l'éternité

Fracture

Elle gît, matelas posé au sol,
Sur le tapis du salon,
Emprisonnée dans sa coquille
Longtemps

En contre-plongée, elle observe, à distance,
La vie qui s'affaire dans la maisonnée.
Les pantoufles de sa mère marchent,
S'arrêtent devant le fauteuil.
Elle s'assied,
Saisit le livre qu'elle lit à voix haute
Pour la distraire
Pour l'évader
Pour patienter ensemble
Longtemps

Poupette déambule, silencieuse,
Vient promener sa truffe
Sur ce drôle d'humain tout en longueur
Pour se blottir au creux de l'épaule de l'immobile,
Pour ronronner,
Pour dire sa vie de chatte heureuse ainsi pelotonnée,
Pour l'inviter à l'imiter,
Longtemps.

17h

Chaque soir, elle hurle,
Révoltée, désespérée, clouée,
Pour s'épancher
Pour colérer
Pour rire
Longtemps

Les jambes maternelles s'agenouillent.
Elle approche son visage tout réconfort,
Lui tend le porto,
Pour ranimer son cœur et son corps,
Pour sentir la vie chaude couler dans ses veines,
Pour apaiser son cœur enragé
Pour enjamber la longue soirée.

Pour TOI

Tu es l'*AUTRE*

Qu'on désire

Qu'on admire

Tu es l'*AUTRE*

Je te parle

Tu m'écoutes

Tu es l'*AUTRE*

Tu me donnes

Je te donne

Tu es l'*AUTRE*

Et je suis

Ton *AUTRE*

Il fait toi comme pour d'autres il fait jour

Il fait,
un temps sec et nuageux.
Tu as déserté mon toit.
Il fait,
des matins lourds et maussades
devant mon café, seule, sans toi.
Il fait,
un ciel pluvieux et monotone
sur des minutes qui s'égrènent, silencieuses.
Pas d'éclaircie
sur la majeure partie de la journée.
Enfin une perturbation en fin d'après-midi,
un mail de toi.

Sur le quai de la gare

Sur le quai de la gare
Il l'a serrée dans ses bras
Il fallait qu'elle s'égaré
Il fallait qu'il l'attende
Ils n'étaient pas si jeunes
Mais tout était promesse
Sur le quai de la gare
Ils se sont aimés du regard
Puis les corps se sont séparés
Et la magie s'est effacée.

Je marche

Je marche.

Brisure de vent.

Écume d'été.

Le sable roule.

La vague mousse.

Instantané.

Je foule.

Les grains sauvages.

La rive naufrage.

Banalité,

Et le ciel pleure.

Le temps se meurt.

Sombrent les heures.

Tant pis.

Entre ciel et loch

Entre ciel et loch
Les Highlands d'Écosse
Allongent leurs ondulations de vallons et collines

Le souffle sans fin de l'ouest marin
Assourdit mes oreilles
Étouffe mon souffle
Embroussaille ma chevelure
Assaille la lande mauve
Immobilise la brebis et son frêle agneau

Le ciel brouillon, parcouru de nuages galopants,
Plonge dans le loch,
Saisi de frissons

Un furtif soleil
Embrase de reflets argentés les gouttelettes nacrées

Vacillante,
Je lutte contre les piquants de pluie,
Les bourrasques tourbillonnantes.
La course effrénée m'exalte
Fétu ivre.

Tout est ciel, tout est loch.
Scottish mist !

Talisman

Scansion – Pulsion – Pulsation – Vibration
Je scande les fameuses intermittences du cœur
Qui palpitent, folles et douces sous ta respiration,
Sous ton arbre de charme vivace et enchanteur
Tu m’as appris à scander, à aimer l’art du silence,
Mon cœur bat, souffle, respire, vit la chamade
Et toi tu fredonnes une gentille et délicate aubade
Tu m’as offert le talisman précieux de la résilience
J’entends ton souffle de marin véhément qui m’inspire
J’ai tellement de choses enfouies en moi à te dire
Tu es pour moi une envoûtante et captivante lecture
Je rebats les cartes féeriques et bleu de l’impossible
Tu resteras à jamais mon disert et talentueux scribe
Je bats, amplifie, décuple, scande, rejoue la mesure

Mon cœur bat, tonne, résonne de plus en plus fort
Tu remplaces, surpasses, dépasses mon père mort
Tu m'insuffles l'énergie d'inventer, de recréer
Je ne jure, je n'existe, je ne vis que par ta vérité
Ce cocktail vibrant est un feu d'artifice foisonnant
L'hiver porte en gestation un printemps détonant
Au tréfonds de mon cœur tu resteras à jamais présent
Tu envahis mon imaginaire, mon grand océan vivant !

Fenêtre sur l'archipel des arbres

Hommage à Paul Claudel

Bébé, j'étais bercé par le bruissement du vent à travers
les arbres

Tandis que mon petit berceau se balançait comme un
hamac

Les frondaisons imprimaient à mon oreille une douce
mélodie

Qui m'entraînait aux portes des rêves et d'une douce
nuit

Ceci m'a prédisposé à un avenir de musicien

Car j'ai gardé en moi à jamais ce souffle de rien

Enfant, je m'émerveillais devant les féeries du sapin
de Noël

Et ses rampes lumineuses, son étoile, ses illuminations

Ses angelots, ses boules rouge et or, ses décorations

Noël était similaire pour moi à un rite festif mémoriel

Les arbres se paraient de décorations de cérémonie

Les hommes s'habillaient de leurs plus beaux habits

Écolier, je promenais mon regard à travers la fenêtre
Sur l'échappée fabuleuse d'avenants et majestueux
hêtres

Ils portaient en eux l'archéologie d'une ancestrale
histoire

La généalogie du monde, de son savoir, de sa mémoire
À l'image du sensible, fragile et réceptif corps humain
Qui recèle en son sein les strates, les sédiments de son
destin

Étudiant en lettres, assis dans le train, je voyais défiler
le paysage

Les arbres bienveillants, insaisissables s'ouvraient sur
mon passage

C'était l'automne mordoré. Ils noircissaient leurs
belles feuilles

Comme les hommes quand ils écrivent ou sont en
deuil

Et après la chute finale qui étonne, ils les abandonnent
Au lecteur ou au promeneur en qui elles résonnent

Enamouré, je m'élevais sur l'archipel érotique des
rêves

Comme les arbres qui croissent et se sustentent de
leur sève

Arbres de vie, vous êtes emblématiques de notre
ascendance

Arbres témoin et relais, vous êtes chargés de notre
descendance

Au pied des arbres, comme disait Brassens, on vivait
souvent heureux

Et ils filent un parfait amour, sous les arbres, les
adieux amoureux

Prisonnier de mon intérieur, je portais mon regard à
travers la fenêtre

Les arbres étaient sédentaires, centenaires comme
moi peut-être

Ils étaient solidement ancrés dans la terre mais élancés
vers les étoiles

Ils flirtaient avec le ciel comme les envolées des toiles
de Chagall

Et je baguenaudais ainsi depuis ma « cellule » sur moi
refermée

Peut-être plus que si, à l'air libre, j'avais réellement
voyagé

En retraite, éreinté, au repos au sein d'un monastère
Je vous caressais du regard, arbres de paix, depuis ce
temple austère

Comme nous, vous éprouvez la nécessité d'une
profonde respiration

Après une mise en sommeil, une longue hibernation
Tout comme les hommes vous avez besoin, la vie
entière

D'eau ou d'humus, de terre, d'air et de lumière

Alité, cloîtré en maison de santé, je vous vois, je vous
revois

Je les voyais ces arbres, à travers la fenêtre, ces arbres
d'autrefois

Ils étaient tous penchés, étayés par un tuteur, une
béquille

Comme de pitoyables vieillards devenus dépendants
et séniles

Comme les hommes ils appellent de leurs vœux une
épaule, un soutien

Ils implorent l'insoutenable légèreté d'un indéfectible
lien

Vieillard, je vous entraperçois, au dehors, dans le froid
Arbres, tonnelle sous lesquels je me calfeutrais parfois
Jadis, encordé, je grimpais au faite, à la cime des arbres
Et j'écoutais d'une oreille leurs contes, leurs palabres

Désormais je suis gagné par un tremblement essentiel
Comme une feuille sous le vent qui rêve de filer à tire-
d'aile

Aujourd'hui grand-père, je vous montre en exemple
du doigt,

Je vous ai vus grandir, fleurir comme mes enfants à
moi

Je vous ai vus aussi pleurer tendres et sensibles saules
pleureurs

Je vous ai vus prier et déplorer, maudire nos malheurs
Clandel disait il faut les aimer comme les hommes

Le règne du végétal au plus profond de nous résonne,
Fait écho au règne animal et reflète en miroir le genre
humain

Ils grandissent, se reproduisent, s'évanouissent, même
les arbres nains

Fougères brûlées...

Fougères brûlées :
Un sentier de feu
Ouvre la voie
 Dans la forêt.

Les sons se consomment.
 Crépitent encore...

Écoute
 Se taisent.

Enfin.

Souvenirs d'enfance

J'ai senti le froid glacial
Mains et pieds endormis
Rêvant d'un endroit chaud
J'ai senti l'odeur du café, du pain grillé
Présence de ma grand-mère Alice près du poêle
à bois
Mélèze consumé envahissant le foyer
Douceur retrouvée
Je revis

Petits plaisirs quotidiens

J'aime entendre mes pas crissant sur la neige
glacée

J'aime humer dans le matin glacial l'air vif
enflammant mes narines

J'aime être grisée par l'odeur du bois brûlé

J'aime être surprise par le cri étouffé d'un oiseau
au lointain

J'aime être enveloppée par la chaleur du foyer

Bonheur retrouvé

Rejoindre la rive

Quand tes yeux
Se perdent dans le gris bleu
De tes pensées
Le tourbillon de tes tourments
Insondables
Me happe
Dans ton désarroi
Je lance des paroles
Quelques mots aussi
Enchevêtrés
Une caresse sur ta main
À tâtons
Inlassable
Jusqu'à retrouver
La lumière de ton sourire

(variation)

Dans tes yeux
 Le gris bleu
 Des pensées
 Des tourments
 Tourbillons
 Insondables
 Qui te noient,
 Qui me happent,
 Désarroi !
 Tu te tais,
 Je me tais,
 Un temps long
 Vraiment long
 Infini
 Sans un bruit.

Ah ! Je lance
 Des paroles
 Quelques mots
 Une caresse
 Sur ta main
 À tâtons
 Obstinée,
 Sans céder.
 Oui ! Je plonge
 Raviver
 Rééclairer
 Ton sourire,
 Ma sœurlette



Cri

Elle a vomi un cri.

Et un autre, plus laid encore.

J'ai résisté à l'envie de me boucher les oreilles.

Crier ? Mais personne ne t'écoute.

Dans l'abattoir à rêves.



L'ambassadrice de la paix

Jeter un cri afin de sauver la poésie des ornières
Lui conférer à nouveau la place de reine qu'elle avait
autrefois
Aux temps médiévaux et immémoriaux des brillants
trouvères
Quand les messages à valeur de bombes publicitaires
n'existaient pas

Jeter un cri afin qu'elle constitue une épreuve, un
exercice de liberté
Dans un monde où la parole est de plus en plus
policée et muselée
Et lui donner l'apparence précieuse d'une obsidienne
brute
La mélodie et la prosodie d'une élégante sonate
en ut

Jeter un cri afin de sauver des eaux l'art, l'amour, la
poésie
Leur identité et leurs langages au sein de la société
marchande

Sous des formes plus créatives que des œuvres de
commandes,
Qui répondent à une profonde nécessité intérieure de
la vie

Jeter un cri afin que la parole se libère du goulag en
Soviétie
Et que cesse la capacité de nuisance de la Turquie en
Syrie
Contrer par la résistance celle du Guignol sur la
planète entière
Afin qu'il ne soit jamais réélu et que cesse ce climat
délétère

Jeter un cri afin que l'art de la poésie se démocratise
Que tout un chacun puisse en lire, en écouter et s'y
atteler
Que des passerelles, des ponts avec les autres arts
s'établissent
Pour le plus grand bonheur des néophytes comme des
initiés

Pousser un cri à l'image de celui du peintre Edvard Munch

Afin que jaillisse, surgisse et fuse une pluie de paroles inédites

Qui puisse être déclamée, murmurée fredonnée de la bouche

D'êtres inconnus, talentueux aux belles feuilles mélodieuses et insolites

Faire de la poésie l'ambassadrice d'un cri d'amour sous toutes ses formes

À notre époque où prévalent, haine, viol, harcèlement, terrorisme et violence

Qui condamnent, réduisent les liens, l'amitié, l'attachement à la loi du silence

Puisse-t-elle, par l'art du partage, être l'artisan de la paix entre les hommes...

Périple sans frontières

« Je ne sais pas où tu commences, tu ne sais pas où je finis. »
(Georges Moustaki)

Trouver en soi la force et le vaillant courage
 D'oser aimer, loin du poids d'accablantes conventions
 De découvrir une autre culture et de singuliers rivages
 Des repères inédits et d'autres étrangères saisons
 D'explorer, d'appriivoiser de l'autre le paysage
 De faire siennes les vertus du dépaysement
 D'apprendre à rêver et à penser autrement
 D'arpenter dans l'archipel un autre passage

Retrouver en soi la force et le vaillant courage
 De prendre le risque hasardeux de l'altérité
 D'emprunter le chemin orientaliste du sage
 De choisir de la différence l'inquiétante étrangeté
 D'oser marier les genres, les lettres dans un brassage
 De s'oublier dans les traits de l'humilité et de
 l'effacement
 De magnifier le passage du temps et la force de l'âge
 De parcourir et d'advenir à deux résolument

Trouver en soi la force et le vaillant courage
De réapprendre à marcher, à vivre et à revivre
D'aller au-delà de l'entre-soi de son village
D'écrire, de se nourrir de l'élixir de nouveaux livres
De s'échapper à deux, si différents, dans les alpages
De se laisser surprendre et de lâcher prise
De ne pas céder au ressentiment, à l'ire, à la rage
De ne pas dire adieu, de ne pas faire ses valises

Trouver en soi la force et le vaillant courage
D'épouser la richesse de la sérendipité,
De créer l'énergie d'une bienveillance éclairée
D'oser s'amarrer unis dans un commun attelage,
De ne plus jamais exiger, imposer ou quémander,
D'entreprendre, des besoins, un impérieux sevrage
Au filtre des seules appétences, de s'abandonner
De laisser la place au silence sans bavardage

Trouver en soi la force et le vaillant partage
En entamant une respiration, une parenthèse
En relisant *Vendredi ou la vie sauvage*
Afin d'opérer une longue et salutaire anamnèse
Afin de rechercher l'art d'aimer en deçà du mariage
Afin de renoncer à l'horizon d'attente convenu

Afin d'accueillir l'autre en lui rendant hommage
Afin de saisir dans un prisme inédit l'insolite advenu

Retrouver en soi la force d'un vrai sage
Et faire le pari d'aimer sans limites éperdument
D'explorer, de l'autre, le corps, ses confins et le visage
Comme une poésie, une mélodie sans frontières
effrontément
De revisiter autrement de son enfance les pâturages
Et le souffle de l'amour durable et inconditionnel
Où chacun n'est jamais pris en captif, en otage
Des flammes de la passion en mouvement perpétuel

Trouver en soi la force et le courage d'un sage
Dans la force de l'âge, trouver son vrai visage...



Les lumières de l'enfance

Les lumières de l'enfance me reviennent en
mémoire

Fidèles à tous mes rêves, elles deviennent ciboires

Elles étanchent ma soif et mes multiples espoirs

Les lumières me reviennent en mémoire quand je
suis dans le noir

Ce sentiment de perdre l'Enfant sur sa route du
savoir

Les lumières de l'enfance me rappellent le vide du
parloir et son effet miroir

Quand je fixais le monde

Sans vraiment le vouloir

Pour toujours

La première fois que je t'ai vu
Tel un crapaud
Remontant vaillamment le courant
Tu as posé ta main sur mon sein
Malhabile
Et ta bouche goulue
D'un désir palpitant
D'un émoi frémissant
C'est là que j'ai compris
Entre nous, ce serait
À la mort, à la vie
Pour toujours
Ma fille, mon enfant
Et j'ai pleuré

L'errance

Arriver à bon port

Revenir à son port

Y aura-t-il quelqu'un quelqu'une ?

Y aura-t-il une table où m'asseoir ?

Aurai-je un lit où m'étendre ?

Partir et revenir comme la vague incessante

Partir et revenir comme héritage

Choisit-on son voyage et son errance ?

L'espérance fait-elle partie du jeu ?

Partir et revenir

Retourner à la source pour éteindre sa soif du
souvenir.

La couleur de l'absence

La couleur de l'absence
Est venue ce matin
Jetée pour une bouchée de pain
Elle me rappelle l'errance
Elle me glisse à l'oreille
Partir et revenir avec pour compagnon, le rire
Le rire de l'insouciance qui me tient en éveil
Être toujours en partance
Voilà mon héritage
Qui comble ton absence
Jalouse de tout partage.

Au fond du jardin
Trois framboises sous les feuilles
Matin frais d'automne

La chute

Cinq secondes
J'aurais voulu te dire
Tu souriais
Cinq secondes
Dis-moi ?
Tu t'es bien fait la malle
Cinq secondes
Ta dernière blague
Cinq secondes
J'aurais voulu te dire
J'aurais voulu te dire
Reste

Miroir

Brisure de toi
qui m'éclabousse,
me frôle
et m'entraîne
à tire d'Elle.
Et ta main qui me tient,
me retient.
Je suis déjà en retard de toi.

L'Adieu

Ils sont là serrés comme des petits moineaux
Isolée et perdue, je les regarde tous
Recul nécessaire, debout, fière
Ils sont là pour toi mon amour
Je regarde la croix,
La lumière qui désespérément s'accroche aux
vitraux
Je devine la douceur des fleurs
Ils sont là remplissant le vide
Je regarde notre vie, nos rires, nos enfants
Je vois ton visage, tes mains, la douceur de ta peau
Ils sont là tous venus pour un dernier salut.

Le soir allongée dans son lit
elle prend un livre pour tomber
dans les pensées d'un autre
puis dans le sommeil
Ne pas le voir arriver
Ne pas penser

Libre échange

J'ai posé le roman dans l'arbre

Creux.

J'ai renié sa part d'ombre, sa promesse

Orageuse.

J'ai emprunté les nouvelles dans un...

Pourquoi pas ?

« Il faut bien vous soustraire à la pluie

Qui

Délave
Détrempe
Dégout(t)e. »

J'ai dit.

Qui ça au juste ? Vous ou bien moi ?

Un cri

En me réveillant, s'affichait en lettres géantes ce texte surprenant, presque grotesque : à partir d'aujourd'hui ; grève de la littérature.

Sans une parole, sans un cri, les auteurs venaient d'anéantir le monde.

Première fois, dernière fois

Il y a des premières fois
Et il y a des dernières.
Il y a des premières
qui ressemblent à des dernières.
Il y a des enfers.
Il y a des paradis.
Il y a des choses à faire
Il y a des non-dits.
Il y a des manières
et aussi des manies.
Des gens qui tombent par terre.
Et puis il y a des maudits.
Des petits et des grands hier,
mais avant tout des aujourd'hui.

Il y a la première,
celle qu'on n'a pas dite.
Et puis la dernière
celle qui prend l'interdit.
Y'en a qui font la première
et courent sans se retourner.
Y'en a qui font la dernière,
c'est leur manière d'exister.
S'il faut prendre la première,
je ne serai pas la dernière.
Et s'il faut partir sans se retourner.
Je serai la première.



Bouclons-la !

En B
O
U
C
L
E

On pense

On écrit

On parle

Alors c'est dit : « Cette fois-ci, on B

O

U

C

L

E ! »

Samedi prochain
Je penserai à vous
J'aurai envie de revenir
M'asseoir à cette table
Dans cette petite salle surchargée
Écouter vos essais
Écouter vos voix
Écouter vos courages
Écouter vos singularités
Qui sait, à bientôt ?

Préface	9
J'entends... – Anne-Cécile Lecompte	15
L'atelier – Charlotte Fouquet	17
Matière – Anne-Cécile Lecompte	19
Gourmandise – Anne-Cécile Lecompte	20
<i>Le soleil en face...</i> – Charlotte Fouquet	21
<i>Un rai de soleil...</i> – Dominique M.	22
<i>Perles d'une pluie...</i> – Dominique M.	23
<i>Dentelle de verdure...</i> – Dominique M.	24
L'heure blanche – Charlotte Fouquet	25
<i>Vers dix-sept heures...</i> – Dominique M.	26
L'absence – Anna Ligier	27
La nuit – Véronique Barlet	28
Le silence – Emmanuelle Pham	29
L'agonie – Véronique Barlet	30
Sidéral – Dominique M.	31
<i>Tu te tais...</i> – Charlotte Fouquet	32
<i>Passe-moi le sel...</i> – Charlotte Fouquet	33
Silence, on tourne ! – Apolline Marée	35
Satané matin – Dominique M.	41
À tire-d'aile – Claude Fontaine	42
L'automne en poème – Anna Ligier	43
Promenade poétique 1 – Claude Fontaine	44
Promenade poétique 2 – Claude Fontaine	45
L'automne en trois vers – Anna Ligier	46
L'automne en trois mots – Anna Ligier	47
La pluie qui n'en finit pas – Apolline Marée	48
Cévennes sous la pluie – Emmanuelle Pham	50

La barque – Véronique Barlet	51
Au fil de l'eau – Véronique Barlet	52
Le silence – Anna Ligier	53
Promenade poétique 3 – Claude Fontaine	54
Chant de la nuit – Claude Fontaine	55
Bonheurs des cimes – Emmanuelle Pham	56
6 000 mètres – Emmanuelle Pham	57
Le poète – Véronique Barlet	59
Affût – Anne-Cécile Lecompte	61
<i>Debout devant l'enclos...</i> – Charlotte Fouquet	63
Solfège vespéral – Dominique M.	65
Ma couette de plume – Claude Fontaine	67
Allongée dans le noir – Véronique Barlet	68
Je rêve... – Anna Ligier	69
L'éveil – Anna Ligier	70
Nidra – Anne-Cécile Lecompte	71
Le soleil raye... – Anne-Cécile Lecompte	72
Carnet ouvert... – Anne-Cécile Lecompte	73
L'atelier II – Charlotte Fouquet	74
Livres mouvants – Anne-Cécile Lecompte	75
Il était une fois un héron... – Apolline Marée	76
Impuissance de la captation – Apolline Marée	79
Colonel Moutarde – Dominique M.	83
Effervescence dans le grand hall – Claude Fontaine	84
Communion – Dominique M.	86
La maraude – Emmanuelle Pham	87
Dans le train – Emmanuelle Pham	89
Les gens – Véronique Barlet	90
Terrasse – Anna Ligier	91
Communion dans l'ivresse – Apolline Marée	93

Fracture – Claude Fontaine	94
Pour <i>TOI</i> – Dominique M.	96
Il fait toi comme pour d'autres il fait jour – Anna Ligier	97
Sur le quai de la gare – Véronique Barlet	98
Je marche – Anna Ligier	99
Entre ciel et loch – Claude Fontaine	100
Talisman – Apolline Marée	102
Fenêtre sur l'archipel des arbres – Apolline Marée	105
Fougères brûlées... – Anne-Cécile Lecompte	111
Souvenirs d'enfance – Emmanuelle Pham	112
Petits plaisirs quotidiens – Emmanuelle Pham	113
Rejoindre la rive – Dominique M.	114
Cri – Anne-Cécile Lecompte	117
L'ambassadrice de la paix – Apolline Marée	119
Périple sans frontières – Apolline Marée	122
Les lumières de l'enfance – Véronique Barlet	125
Pour toujours – Dominique M.	126
L'errance – Véronique Barlet	127
La couleur de l'absence – Véronique Barlet	128
<i>Au fond du jardin...</i> – Dominique M.	129
La chute – Véronique Barlet	131
Miroir – Anna Ligier	132
L'Adieu – Véronique Barlet	133
<i>Le soir allongée dans son lit...</i> – Charlotte Fouquet	135
Libre échange – Anne-Cécile Lecompte	136
Un cri – Anna Ligier	139
Première fois, dernière fois – Anna Ligier	140
Bouclons-la ! – Anne-Cécile Lecompte	143
<i>Samedi prochain...</i> – Charlotte Fouquet	145
<i>Il serait souhaitable...</i> – Charlotte Fouquet	151

IL SERAIT
souhaitable
que vous
quittiez
ce lieu en
vérifiant
l'état de
P O É S I E
dans lequel

v o u s
d e r t e n .

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison
de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
<http://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

Reproduction interdite © tous droits réservés
Mars 2020

Elles étaient huit.

Huit femmes.

Réunies non pas pour un huis-clos policier sous les projecteurs d'un théâtre mais, un peu à l'écart de la scène du monde, pour « écrire en parole claire », guidées par le poète Fred Griot.

Cheminant dans l'ombre de Chateaubriand et dans les empreintes plurielles de l'écriture poétique, toutes ont puisé à l'encre de leur être pour rédiger quelques poèmes. Plus de quatre-vingts textes composent ce recueil, donnant à lire et à entendre une poésie du quotidien modelée à leur gré, chacune avec sa sensibilité, sa voix, sa langue.

Couleurs poétiques de l'automne, de la mort, de la nature, de la musique, de l'autre ou de la création : autant de souffles d'inspiration des muses captés dans les allées de la Vallée-aux-Loups et dans des ailleurs bien à soi, rassemblés ici avec l'espérance d'éterniser l'instant.